

571

**COMPTE-RENDU**

DES TRAVAUX

**DE LA SOCIÉTÉ D'ÉDUCATION DE LYON,**

PENDANT L'ANNÉE 1845-1846,

**PAR M. JURIE,**

CONSEILLER A LA COUR ROYALE, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

*Lu en séance publique le 18 Juin 1846.*



**LYON.**

IMPRIMERIE NIGON, RUE CHALAMONT, 5.

1846

que résulte, suivant l'auteur, ou une éducation complète ou une éducation suffisante, ou une éducation exclusive, ou professionnelle, ou enfin une éducation manquée; et vous comprenez, Messieurs, que l'éducation manquée est celle où les éléments essentiels, ceux qui doivent nécessairement entrer dans toute combinaison, auraient été négligés, c'est-à-dire ceux sans lesquels l'homme moral n'existe pas.

Cette incomplète analyse d'un travail profondément réfléchi, savamment calculé, nous laisserait le regret de ne vous en rappeler qu'une imparfaite idée; mais l'auteur du mémoire, en terminant sa lecture, s'est engagé à reprendre sa dissertation sur chacun des éléments dont il forme le faisceau de l'éducation, de manière à fixer leur importance et à déterminer la proportion dans laquelle ils doivent être développés, dans les divers modes d'éducation appropriés aux besoins de la société et aux facultés des sujets.

M. CHAMPAVERT tiendra sa promesse, et son important ouvrage, en accroissant sa réputation comme penseur et écrivain, servira aussi à mieux faire connaître l'utilité d'une société où l'émulation jette le germe d'aussi beaux travaux.

M. LACROIX, à son tour, suivant toujours avec constance ce but essentiel de l'éducation, le développement simultané des facultés intellectuelles et des instincts de moralité, vous a fait part des résultats de ses observations sur le développement successif de certaines facultés chez les enfants, sur le parti qu'il faut savoir en tirer et sur la direction qu'il faut savoir leur donner.

La curiosité, cet irrésistible désir de savoir, est le premier mobile que possède l'enfant pour dissiper l'ignorance qui l'enveloppe. Cette disposition originelle est le premier moyen qui vient en aide à l'instituteur: « Voyez, dit M. LACROIX, avec quel soin les enfants observent et écoutent ceux qui les entourent. Quelle attention dans leur silence! que de questions

*... Ajoutons, ainsi que leur position sociale.*

*Lacroix*

» dans leur regard ! » Mais, si cette curiosité suffit pour les initier aux premiers éléments des connaissances qu'ils ont à acquérir, si l'attrait du plaisir suffit pour les conduire jusque dans le vestibule de la science, on se tromperait grandement si l'on pensait qu'avec son aide seul on peut faire traverser un cours d'études sérieuses. Il faut se garder de croire que l'on parvienne à la science en se jouant. C'est l'erreur fondamentale de Rousseau et de son école. Le travail est ici-bas la loi universelle : ce serait donner à l'enfant une fausse, une dangereuse idée que de lui persuader qu'il peut échapper à cette condition commune ; ce serait mal le préparer au courage qui lui sera nécessaire dans la carrière qu'il doit parcourir. « On songe » trop, dit M. LACROIX, à enduire de miel les bords du vase ; » il vaudrait mieux dire avec franchise : La liqueur est amère, » mais il faut la boire ! »

C'est donc la résignation, la fermeté, la constance qu'il faut savoir inculquer dans l'âme de l'enfant, et pour obtenir ce résultat difficile et en quelque sorte contraire à la légèreté de son âge, c'est au ressort puissant de l'*émulation* qu'il faut s'adresser ; mais ici nouveau danger. Vous allez développer peut-être les odieux sentiments de la jalousie, de l'envie ; la présomption, l'égoïsme. « Il faut donc, conclut M. LACROIX, que l'instituteur » qui comprend ses devoirs, mêle aux leçons littéraires les » principes de cette religion qui, comme un aromate céleste, » empêche la science de se corrompre. » Ainsi, Messieurs, l'expérience, la philosophie, la saine raison, ramènent toujours à cette inévitable conclusion, et la parole de M. LACROIX est une autorité nouvelle qui vient encore la confirmer.

Si le développement de l'intelligence et des dispositions morales est l'objet essentiel des soins de l'éducation, l'homme est formé d'une double nature, et son corps, la partie matérielle de lui-même, demande aussi que l'on veille à son développement, à l'exercice des facultés qui lui sont propres. Aussi voyez-vous



tout-à-l'heure M. CHAMPAVERT poser l'élément gymnastique comme condition, dans son plan d'éducation.

M. GÉRARD a traité, ou plutôt a commencé de traiter cet intéressant sujet. Il vous a lu les premières parties d'un travail où il examine la gymnastique d'abord sous le rapport hygiénique et comme l'un des moyens les plus puissants d'arrêter cette dégénérescence de l'espèce, amenée, suivant lui, par tant de causes physiques et morales, et ensuite comme moyen d'appliquer et d'exercer avec intelligence et utilité les facultés dont le corps est doué. Tout en préconisant les avantages que la gymnastique procure, M. GÉRARD craint que l'engouement avec lequel nous accueillons trop ordinairement les nouveautés, n'ait fait, dans les exercices de nos gymnases, dépasser le but que l'on se proposait d'abord.

Cette lecture provoqua de nombreuses observations, qui venaient à l'appui des sages réflexions de notre honorable collègue. On regretta qu'en la place de certains exercices, dont l'utilité peut être contestée, on n'eût pas fait entrer pour une part plus importante, dans la gymnastique moderne, ces chevaleresques jeux de l'escrime et de l'équitation, où l'agilité, la grâce et la souplesse du corps se développent heureusement; on demandait pourquoi l'art de la natation n'y était pas l'objet d'une application plus spéciale.

Sans doute, comme le faisait observer un de nos collègues (M. PASQUIER), il faut qu'une sage circonspection préside à tous les exercices, qui ne conviennent également ni à tous les âges ni à toutes les constitutions; mais M. CLERMONT n'avait-il pas raison aussi en demandant qu'à côté de cette gymnastique toute musculaire, on joignît aussi des épreuves qui exerceraient d'autres facultés que celles purement organiques. Ainsi, par exemple, s'aguerrir à supporter et l'ardeur du soleil et les besoins de la faim, et les fatigues de la marche et les privations du sommeil, de tels exercices, qui demandent le concours d'une volonté



forte, n'auraient-ils pas aussi le résultat de donner à l'âme l'expérience de ces rudes épreuves où son énergie doit savoir se déployer? Une partie du temps des vacances pourrait être, suivant M. CLERMONT, utilement consacré à ces sortes d'exercices.

Mais, quand vous vous préoccupez incessamment de ce qui peut rendre plus facile la résolution de ce problème toujours nouveau des conditions de l'éducation, ne vous arrive-t-il pas de trouver que bien des difficultés tiennent à cette uniformité du joug, sous lequel nous poussons la jeunesse avant d'avoir pu deviner les dispositions naturelles qui distinguent les individus?

Chaque jour, Messieurs, comme pères ou comme instituteurs, vous êtes dans le cas de remarquer, chez les enfants objets de vos soins, la différence des caractères, la variété des aptitudes. Cet enfant est calme et réfléchi; celui-ci impétueux et étourdi; celui-ci comprend, saisit rapidement ce qu'on lui explique; cet autre, malgré l'application d'un travail opiniâtre, peut à peine en tirer quelques fruits; en voici un qui exécute ce qu'on ne lui enseigne pas; en voilà un autre qui ne peut pas faire ce qu'on lui apprend..... ainsi de mille contrastes; et devant eux on se prend à réfléchir, à en rechercher les causes, qui restent inexplicables, et l'on songe que l'éducation serait bien plus facile et ses fruits plus assurés, si l'on pouvait, de bonne heure, sentir les dispositions naturelles de l'enfant, ses aptitudes d'intelligence, ses qualités de caractère, et les reconnaître à quelques signes indicateurs.

Ce sont ces pensées qui ont amené notre honorable secrétaire général, M. le docteur GROMIER, à vous présenter un travail de la plus haute importance sur cette science nouvelle qu'on nomme *la phrénologie*, qui a été et est encore le sujet de si hautes, de si difficiles controverses. Ce mot seul pouvait soulever parmi vous, Messieurs, de délicates susceptibilités; aussi l'honorable auteur de cette belle dissertation (qui, à un assez long inter-

valle, a rempli deux de vos séances) jugea-t-il convenable de ne laisser aucun doute sur les principes qui l'inspiraient. Il s'appliqua, dès l'abord, à établir que rien, dans ce système, dans cette exposition nouvelle du jeu de nos facultés, ne pouvait, chez les hommes de bonne foi, blesser ou leur conviction philosophique ou leurs croyances religieuses; et, s'inscrivant franchement contre des principes qu'il réprouve, il démontra que le matérialisme, ou le fatalisme de certains partisans de cette science, était le fait de convictions personnelles, mais non le résultat nécessaire de la doctrine elle-même. Convaincu de la vérité du principe fondamental de cette doctrine, moins affirmatif sur les détails de son application, M. GROMIER, après en avoir ~~soigneusement~~ développé la théorie, appelle l'examen et l'attention des hommes sérieux, des hommes qui, comme vous, s'appliquent à discerner les aptitudes de la jeunesse pour les diriger; il pense que la phrénologie offre, à cet égard, des bases que l'on ne saurait négliger.

Nous n'essaierons point de vous présenter le résumé d'un travail si grave, si délicat; toutes les propositions, toutes les déductions s'enchaînent et se lient d'une manière trop intime et nécessaire, pour que nous tentions d'en détacher quelques parties; nous courrions le danger de n'en donner que des idées incomplètes. D'ailleurs, Messieurs, plus d'une fois vous voudrez relire cette œuvre si remarquable; elle appelle vos méditations. Nous dirons seulement que l'attrait du sujet est ici relevé par la méthode qui préside à l'ordonnance et par la facilité avec laquelle l'auteur sait faire usage de la langue philosophique.

M. HOFFET vous a vivement intéressé par les rapports écrits qu'il vous a lus sur les *Annales de l'Education des sourds et muets et des aveugles*, contenant la revue des institutions qui sont consacrées à cette double classe d'infortunés, tant en France que dans l'étranger. L'auteur de cette publication périodique, qui enrichit votre bibliothèque, est M. Edouard MOREL, profes-

seur de la classe de perfectionnement à l'Institut royal des sourds et muets de Paris, et l'un de vos correspondants.

M. HOFFET, après avoir fait ressortir les avantages que fournit à M. MOREL la position qu'il occupe, pour appliquer utilement les qualités et les talents qui le distinguent au succès de sa publication, vous a fait comprendre, par quelques citations, ce que le sort des sourds et muets et des aveugles pouvait espérer d'amélioration, par les progrès de la science dont ils sont l'objet spécial, progrès que la publication de M. MOREL ne peut que favoriser.

Au lieu d'une analyse succincte des articles que les premiers numéros de ces Annales contiennent, M. HOFFET a préféré en extraire des faits d'un intérêt général; il a retracé en quelque sorte l'histoire de l'instruction des sourds et muets, depuis ses simples et naïfs essais jusqu'à ces prodigieux résultats auxquels l'abbé de l'ÉPÉE et l'abbé SICARD devront une immortalité qui est aussi une des gloires de la France. Il vous a détaillé ensuite tous les nombreux établissements qui, en moins d'un siècle, se sont élevés dans divers points de l'ancien et du nouveau monde; et toutefois ces nombreux établissements sont loin de suffire au nombre des malheureux privés des sens les plus précieux, qui sont répandus sur la terre dans des proportions dont la singularité a été rendue saillante par les tableaux statistiques que M. HOFFET a déroulés.

M. LACROIX, pour appuyer la candidature de M. François PÉRENNÈS au titre de votre correspondant, vous a présenté un livre que cet homme de lettres vient de mettre au jour, sous le titre : *De l'institution du dimanche, considérée principalement dans ses harmonies avec les besoins de l'époque*, et vous a donné, par un rapport étendu, l'idée la plus favorable de la hauteur de vues religieuses et vraiment philosophiques avec laquelle M. PÉRENNÈS a traité le sujet qu'il a choisi; et, par des citations nombreuses, il nous a mis à même d'apprécier avec

quelle noblesse et quelle énergie de style l'auteur parle de cette condition de travail qui fut imposée à l'homme, comme un châtiment, par la justice divine, et de cette loi de repos qu'en même temps la miséricorde lui dictait; des incroyables excès par lesquels la cupidité de l'industrialisme aggrave la première loi, en même temps que, par l'oubli de ses devoirs religieux, la classe des travailleurs perd la garantie que la seconde donnait à la conservation de ses forces, de sa santé, de sa dignité. En développant les divers points de vue sous lesquels M. PÉRENNÈS a envisagé la question qu'il a embrassée, M. LACROIX a eu raison de remarquer que l'expression d'un véritable écrivain suit toujours les conditions de ses idées et de ses sentiments.

A côté de ces ouvrages inspirés par la conscience et l'amour du bien, trop souvent on voit paraître de ces publications où un nom respectable n'est inscrit que pour venir en aide à la spéculation d'un éditeur. M. GUILLARD, à l'occasion de l'édition d'un ouvrage ancien et célèbre, que le titre nouveau annonce comme corrigé et dépouillé de ces parties qui frapperaient trop vivement l'imagination des enfants, et que, sous le patronage d'un nom qui commande le respect, on représente comme pouvant offrir une lecture attrayante et sans danger, M. GUILLARD vous a fait remarquer combien cette censure prudente a été négligemment exercée, et combien serait décevante la sécurité qu'un titre ainsi préparé inspirerait à des maîtres ou à des parents trop peu attentifs. Nous ne nommons pas l'ouvrage que M. GUILLARD prenait pour exemple, non pas que ce soit un de ces livres dont le nom puisse offusquer, mais uniquement à cause du nom que ces remarques critiques pourrait offenser.

Ces observations de M. GUILLARD amenèrent les citations d'autres exemples, et, en résumé, vous reconnûtes que ce n'est pas sur la foi de leur titre qu'il faut admettre des livres destinés aux enfants; que les contes, les romans, voire même ceux qui sont annoncés comme corrigés et expurgés, ne sont pas ce qu'il

y a de plus convenable pour leur lecture, et rendant hommage à la sagesse de nos anciens maîtres, qui ont revisé les classiques, vous reconnûtes que c'est aux éditions qu'ils ont données que l'on doit prendre les modèles à suivre pour de pareils travaux.

Je n'oublierai pas, Messieurs, le rapport verbal, si lucide et si net, que M. GUILLARD vous fit sur le petit livre si précieux par son objet, si estimable par son exécution, que M. l'abbé CONGNET, chanoine de Soissons, a écrit sur *le Maître d'études*. Jamais, sous un plus mince volume, vous dit M. GUILLARD, on n'a concentré plus de choses utiles : c'est un traité complet, un détail scrupuleux de tous les devoirs qu'ont à remplir, de tous les soins qu'ont à donner ces hommes si nécessaires, qui sont *préposés à la surveillance dans les collèges et les pensionnats*. Cet ouvrage doit être leur manuel, leur *vade mecum*. Il renferme *tout*, depuis la législation, qui assure leurs droits, jusqu'à l'examen de conscience, qui les avertit des manquements à leurs devoirs; depuis l'exposé de l'importance de leur mission, jusqu'au tableau des défauts qui leur sont ordinaires. Hé! Messieurs, quand on suit la longue série des choses qu'ils ont à faire, quand on voit qu'en réalité ces humbles fonctionnaires » *sont la cheville ouvrière de la discipline des collèges et les remplaçants de l'autorité des maîtres et des pères de famille*, » on se sent pénétré d'un sentiment de respect, qui ne laisse pas d'être mêlé de quelque confusion. Saisissons cette occasion de rendre hommage à ces hommes si dignes de reconnaissance et d'intérêt. Ils portent durement le poids de la chaleur du jour, et vous savez, hélas! pour quelle récompense! Ni le jour ni la nuit leur vigilance ne fait défaut aux enfants qu'ils dirigent! hé! quel tribut de gratitude recueillent-ils de ces *cruels enfants!*.... *Cet âge est sans pitié!* Ah! encore une fois, pères de famille, instituteurs, rendons hommage aux importants services de nos modestes collaborateurs, et rendons-leur cet hommage bien haut, fut-ce même encore à titre de

*réparation* ; car, en vérité, Messieurs, qui d'entre nous n'a pas envers le *maître d'études* quelque ancienne et malicieuse espièglerie à expier ?

Telles sont, Messieurs, les lectures importantes, les discussions sérieuses et graves qui ont tour à tour rempli vos séances. Et si l'on songe que les séances sont peu fréquentes ; que forcément elles sont suspendues pendant ce temps où, pour la plupart d'entre nous, un repos est nécessaire après les fatigues que donnent des occupations qui exigent une forte contention des esprits, vous trouverez, Messieurs, que vos travaux, cette année, ne sont pas restés au-dessous des travaux qui avaient marqué la marche des années précédentes, et si le tableau que j'expose aujourd'hui manque des riches couleurs qui brillèrent dans ceux qui furent autrefois présentés, la faute n'en est pas aux matériaux que j'avais à ma disposition, mais à la main qui devait les mettre en œuvre.

Mais ma tâche est-elle complète ? n'ai-je rien omis ? ai-je bien dit tout ce que j'avais à vous rappeler ? N'avons-nous donc pas eu une séance qui ne fut, il est vrai, remplie ni par une lecture, ni par une discussion, mais qui ne laissa pas moins chez tous ceux qui y assistèrent une impression dont ils s'étonneraient que je n'eusse pas moi-même gardé le souvenir ? Et vraiment, Messieurs, qui de ceux qui l'entendirent, n'est encore charmé de cette brillante improvisation où, sans s'élever au-dessus du ton d'une conversation élégante et facile, notre illustre président nous fit le récit du voyage qu'il venait de faire en Angleterre ?

Après avoir, en quelques mots rapides et pittoresques, caractérisé et l'aspect et les monuments que ce pays présenta à ses regards et à ses observations, le savant voyageur nous conduisit bien vite dans ces villes rendues célèbres par leurs universités. Son bon goût l'avertissait que là était, pour la Société d'éducation, un sujet d'intérêt vif et particulier ; il nous fit donc parcourir

M. P. 1

avec lui ces vieilles cités de Cambridge et d'Oxford, où, au milieu d'innombrables collèges, de vieilles églises et de riches bibliothèques, se presse une jeunesse ardente et quelquefois studieuse. Il nous dit la constitution haute, indépendante et fière de ces vieilles universités qui reflètent encore le moyen-âge. Il nous conta leur organisation, leurs dignitaires et leurs professeurs; il nous parla de leur opulence, de leurs trésors, de leurs propriétés, de leurs prérogatives, et de cette part qu'elles ont, au parlement, dans la représentation du pays. Oxford arrêta surtout son attention; Oxford, où 3,000 élèves, appartenant à l'aristocratie britannique, viennent terminer le cours de leurs hautes études; Oxford, qui compte aussi 3,000 docteurs; Oxford, surtout, où se manifeste un mouvement si marqué de retour au principe de l'unité catholique. Ici, Messieurs, l'éloquent narrateur captiva tout votre intérêt quand il vous représenta quatre jeunes amis, pressés par un amour de science et de vérité, se promettant un jour de consacrer plusieurs années de leur vie à étudier séparément, et sans se communiquer leurs travaux, les causes, les raisons et les points essentiels de la dissidence qui sépara l'église d'Angleterre de l'église de Rome; et, avant de se séparer pour cette tâche consciencieuse, se promettant que, quel que fût le résultat de leurs recherches, de leurs jugements, de leurs convictions, l'amitié qui les unissait n'en éprouverait aucune atteinte.

Elle n'en éprouva point, Messieurs, cette sainte amitié! la bonne foi avait inspiré la même résolution, la bonne foi produisit le même résultat, et quand les jeunes amis se retrouvèrent, ils se rencontrèrent unis dans les mêmes conclusions.

Ainsi naquit, Messieurs, ce système ou cette doctrine appelée le pur séisme, du nom de l'un des quatre docteurs; doctrine qui, tous les jours, s'étend, se propage et prépare, pour un avenir peut-être non éloigné, un des événements les plus étonnants dans l'histoire de la religion.

Notre président conféra avec l'un de ces célèbres docteurs.

4. 8. 9. 10. 11. 12. 14. 17. 18.

NOTICE

TO THE

MEMBERS OF THE

ASSOCIATION

OF

...

...

NOTE

...

1871

Vous entendez encore les dernières paroles de leur imposant colloque : le principe de l'unité, l'institution du souverain pontificat en était le grave sujet.

— « Oui, disait le docteur puséiste, je le reconnais, l'institution de la papauté fut une institution utile, nécessaire au maintien de l'unité de la doctrine et de l'unité de la foi ; elle fut providentiellement imaginée. — Hé quoi ! Monsieur, comme nous, vous croyez en Jésus-Christ ! comme nous, vous croyez en sa divinité ! et vous n'admettriez pas que sa sagesse infinie eût su donner à l'église qu'il établissait sur la terre une institution que votre raison est obligée de proclamer nécessaire et providentielle !... »

Quelle fut la réponse du docteur d'Oxford ? Messieurs, elle fut éloquente et belle.

Une larme brilla dans ses yeux, il tendit sa main à la main du prêtre catholique... elles se serrèrent dans une étreinte fraternelle et silencieuse. Tels furent leurs adieux. Ces hautes intelligences, ces nobles cœurs s'étaient compris !

Et, Messieurs, quand nous étions encore sous le charme des souvenirs de cette séance, qu'à bon droit je puis appeler mémorable ; quand la Société d'éducation se sentait, chaque jour, heureuse et fière d'avoir à sa tête un homme dont le caractère, plein d'affection et de franchise, donnait à tous ses membres l'exemple de la bienveillance et de l'aménité dans leurs rapports, dont la science et les talents réfléchissaient sur elle une part de la célébrité qui l'entourait... voilà qu'elle apprend tout-à-coup, avec douleur, mais toutefois sans surprise, qu'elle ne devait plus compter de le conserver pour son chef.

Je dis sans surprise, Messieurs, car depuis longtemps vous pressentiez que la Providence réservait d'autres destinées à celui à qui elle avait si libéralement départi les plus hautes clartés de l'intelligence, les trésors du savoir, la puissance de la parole, la chaleur du cœur, l'énergie de la volonté, l'autorité des vertus,

la fermeté de la foi, tous les dons qui font admirer, chérir et vénérer. Ce front était marqué du sceau de l'avenir !

Le temps était arrivé.... Le regard du plus sage des rois, ce regard si habile à discerner, à apprécier les hommes, s'arrêta sur le doyen de la Faculté de théologie de Lyon, et l'évêque d'Alger fut proclamé au milieu de l'applaudissement universel.

MONSEIGNEUR !

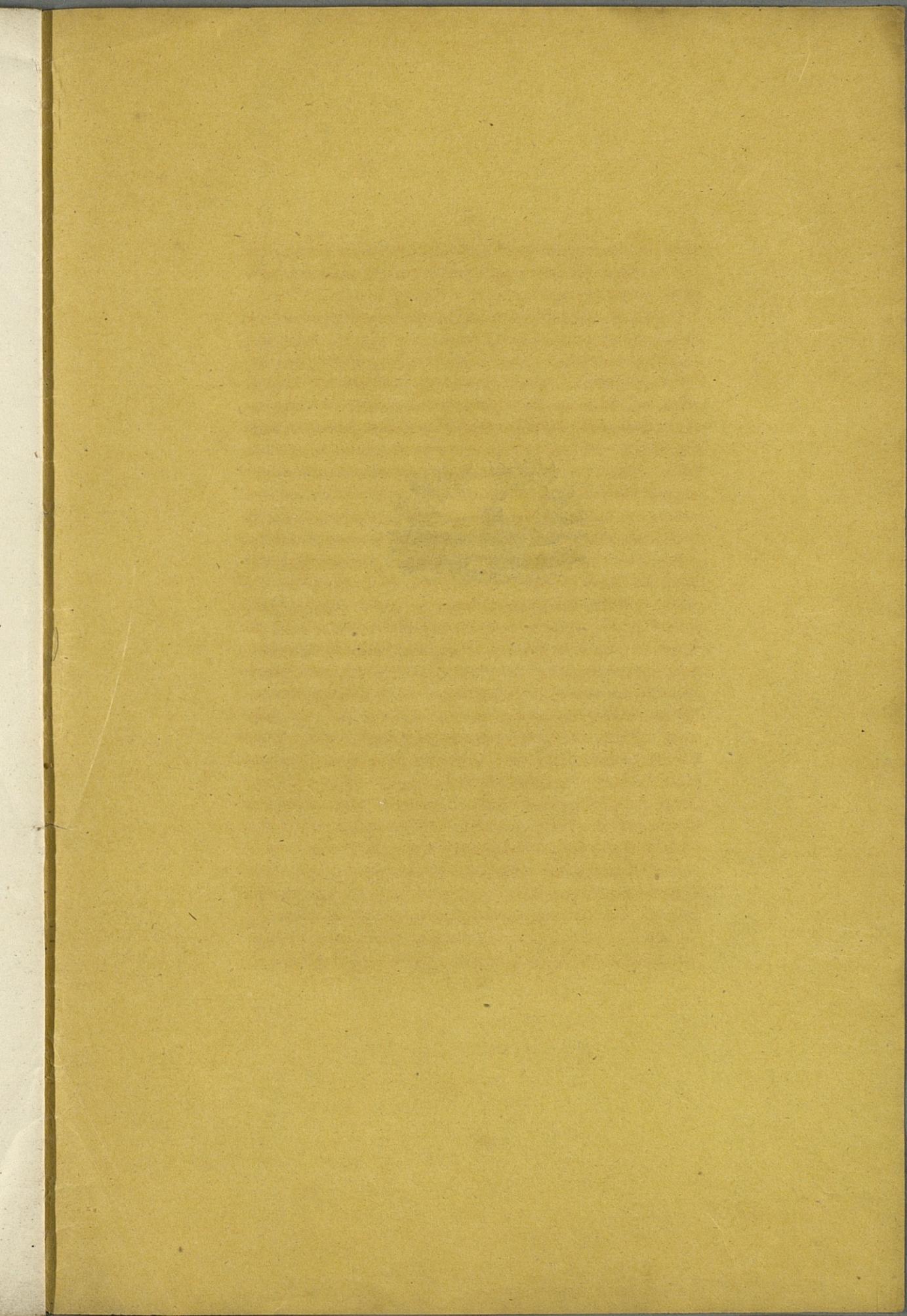
Ce grand et difficile apostolat qui vous est remis, va vous éloigner de nous ; mais la Société d'éducation pouvait-elle consentir à rester sans liens avec vous ? Elle a cherché dans la modeste sphère de ce qui lui était possible ; elle vous a prié d'accepter le titre de son président honoraire ; comme dans un autre ordre, l'Université, qui perd un de ses plus glorieux professeurs, vous rattache de nouveau à elle par ses titres les plus éminents. Ainsi, les vives sympathies de tous vous accompagnent et vous font cortège vers cette terre d'Afrique, où vous réveillerez les souvenirs des Tertullien, des Cyprien, des Augustin ! Portez sur cette terre, si longtemps désolée par la barbarie et la dévastation, cet étendard de la paix, cet antique *labarum*, ce signe assuré des victoires de la civilisation.... *Désormais, il n'y sera plus renversé.* Le temps de la guerre s'en va finir ; c'est à la charité chrétienne à consommer l'œuvre que le glaive ne saurait terminer. Cette tâche immense n'est au-dessus ni de votre dévouement ni de vos forces. Nous ne parlerons point, suivant une formule consacrée, des vœux qui vous suivront. Chrétiens ! nous saurons dire mieux : nos prières vous y aideront. Et à notre tour, nous garderons la confiance qu'à quelque haute destinée que le service de l'Eglise ou de l'Etat vous appelle, la Société d'éducation aura toujours une place dans votre souvenir et votre cœur.

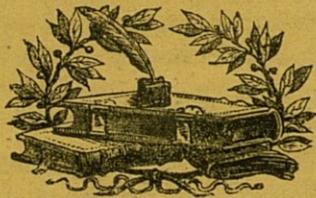


la terre de la foi, tous les dons qui font admettre, chérir et  
 venir de tout être humain au sein de l'humanité.  
 Le temps sera arrivé, le regard du plus sage des rois, ce  
 regard si noble à l'éclairer, à éprouver les hommes, à servir  
 sur le trône de la Faculté de théologie de Lyon, et l'évêque  
 il sera le prochain au milieu de l'apostolat universel.

Le grand et difficile apostolat qui vous est remis, en vous  
 engage de nous, mais la Société d'éducation pourait-elle con-  
 sentir à rester sans liens avec vous? Elle a cherché dans la mo-  
 deste sphere de ce qui lui était possible; elle vous a donc in-  
 vité à être de son immense honneur, comme dans un autre  
 ordre, l'Université, qui peut en de ses plus glorieux professeurs,  
 vous rattache de nouveau à elle par ses plus éminents.  
 Ainsi, les vives sympathies de tous vous occupaient et vous  
 font courir vers cette terre d'Afrique, où vous revêtirez les  
 couleurs de l'Église, les couleurs de l'Église, l'Église sur  
 cette terre, et toujours de vous par la parole et la dévotion.  
 non, cet standard de la croix, est votre laborum, ce signe  
 tant de fois vu de la civilisation. Désormais, il n'y aura  
 plus de rupture, le temps de la guerre sera fini; c'est à la  
 charité chrétienne à commencer l'œuvre que la gloire ne sera  
 jamais cette tâche immense est au dessus et de votre  
 développement et de vos forces, vous ne partirez point, suivant  
 les ordres constants, les rangs qui vous suivent. Car, nous  
 nous sommes des moines; nos prières vous y aideront. Et si nous  
 tout, nous partons la confiance de 3 qu'il y a de la destinée  
 que le service de l'Église ou de l'État vous appelle, la Société  
 d'éducation sera toujours une place dans votre souvenir et votre







à M<sup>r</sup> Charrier  
Reconnaissance d'estime et de  
considération de l'auteur  
M. Jurie

**COMPTE-RENDU**  
DES TRAVAUX  
**DE LA SOCIÉTÉ D'ÉDUCATION DE LYON,**  
PENDANT L'ANNÉE 1845-1846,

**PAR M. JURIE,**  
CONSEILLER A LA COUR ROYALE, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

*Lu en séance publique le 18 Juin 1846.*



**LYON.**

IMPRIMERIE NIGON, RUE CHALAMONT, 5.

1846

*Handwritten notes in the top left corner, including a signature and some illegible text.*

COMPTES-RENDUS

DE LA SOCIÉTÉ

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉDUCATION DE LYON

ANNÉE 1881-1882

PAR M. GIBERT



LYON

IMPRIMERIE NISON, RUE CHATELAIN, 2

1882

**COMPTE-RENDU**  
DES TRAVAUX  
**DE LA SOCIÉTÉ D'ÉDUCATION DE LYON,**  
PENDANT L'ANNÉE 1845-1846.

*Lu en séance publique le 18 Juin 1846.*

MONSIEUR (1),

MESSIEURS,

Quand l'on s'est engagé dans une carrière longue et difficile, et que le but vers lequel on se dirige, quoique certain et déterminé, n'apparaît au travers de l'espace que dans un lointain vague et indécis, il est sage de jeter de temps en temps un regard en arrière pour rechercher la trace des pas que l'on a faits, pour reconnaître les jalons qu'on a plantés sur le terrain

---

(1) Monseigneur PAVY, Evêque d'Alger, Président honoraire de la Société, occupait le fauteuil.

parcouru, pour s'assurer qu'on suit bien, en effet, la voie que l'on s'est proposée, et que l'on ne dévie pas de la ligne qui doit conduire à ce but éloigné.

Ainsi sont prudents et sages ces examens périodiques que vous faites de vos travaux; ainsi, en reportant chaque année vos regards et vos souvenirs vers les travaux qui ont marqué celle qui vient de s'écouler, vous vous assurez, Messieurs, que vous êtes fidèles à l'œuvre que vous vous êtes imposée; ainsi ces examens, ou vous rendent le témoignage que vous vous avancez toujours dans la voie que vous voulez suivre, ou, au contraire, vous avertissent que vous vous en êtes laissé détourner par la préoccupation des objets divers que vous devez inévitablement rencontrer sur votre chemin.

Trop souvent ces rapports, plus ou moins immédiats, qui unissent entre elles les diverses branches des sciences humaines, détournent, si elles n'y prennent garde, les sociétés qui ont choisi un objet spécial de méditations et d'études, du but qu'elles se sont originairement proposé. Tout paraît se tenir, tout paraît s'enchaîner; d'adroites et ingénieuses transitions atténuent, dissimulent les écarts, et il arrive qu'on a perdu de vue le point vers lequel on s'était promis de diriger tous les efforts, et il arrive un jour que l'on porte un titre qui se trouve sans relations avec les travaux auxquels on s'adonne.

Votre tâche à vous, Messieurs, est trop sérieuse; elle a été entreprise avec une pensée trop consciencieuse; elle est le sujet trop constant non-seulement de vos méditations, mais surtout de vos observations et de vos labeurs quotidiens, pour qu'il soit jamais à craindre qu'elle cesse d'être exclusivement l'objet des travaux de votre Société.

Aussi, Messieurs, cette fidélité à suivre le programme que vous vous êtes donné vous promet que le succès, qui accompagne toujours la constance, ne vous faillira pas, et que ces titres que vous avez déjà à l'intérêt de tous les hommes sages,

qui comprennent l'importance des résultats que vous osez espérer, s'accroîtront chaque jour sous les efforts de votre zèle.

Vous reconnaîtrez certainement, dans cette revue que nous devons faire passer devant vous, le caractère toujours spécial, toujours exclusif, d'applicabilité à l'éducation, qui marque invariablement le travail auquel chacun de vous s'est livré.

Que n'ai-je les talents de ceux qui, avant moi, ont rempli la mission dont je suis aujourd'hui chargé ! que n'ai-je cette habitude des pensées délicates et profondes, cette puissance d'un style pur et varié, qui couvre les aridités de l'analyse par les charmes d'une élocution élégante et colorée ! Le tableau que j'ai à vous présenter serait plus digne à la fois et de ceux qui m'écoutent et de ceux dont j'ai à parler. Mais s'agit-il ici de vaines prétentions d'amour-propre ? de telles idées pourraient-elles me préoccuper ? Non, Messieurs, il n'en est rien. Vous savez tous quelle cause a rejeté sur moi la tâche de vous présenter ce compte-rendu. Nul de vous, j'en suis sûr, ne me fait l'injure de m'attribuer la pensée d'aspirer à de présomptueux parallèles. Vous savez que je me présente pour obéir au devoir, et ce devoir doit m'être cher, puisqu'il dérive aussi d'un titre dont vous m'avez honoré ; je m'assure donc que votre bienveillante indulgence me soutiendra.

Jetons d'abord les yeux sur nous, Messieurs. Nos rangs se sont accrus. De nouveaux membres titulaires, éminents dans la magistrature, distingués dans l'instruction publique, sont venus concourir à votre œuvre. Des noms chers à la science se sont joints à ceux inscrits sur la liste déjà si nombreuse de vos correspondants ; et quand nous nous félicitons des acquisitions qui nous enrichissent, aucun regret ne vient se mêler à notre joie. Les nouveaux arrivés ne sont pas venus pour garnir des vides que la mort aurait faits.

*Le Ciel en soit béni !*

La Société d'éducation prend tous les jours une assiette plus

importante et plus digne. M. le ministre de l'instruction publique a jeté sur elle un regard bienveillant. Il a voulu connaître avec détail son origine, ses progrès, ses statuts et ses publications. Et, à cette occasion, nous vous rappellerons, Messieurs, que la demande du ministre étant arrivée, pendant l'absence de notre illustre président, à celui qui devait le suppléer, grand fut l'embarras de celui-ci. Il n'avait pas eu l'honneur de vous appartenir dès l'origine, il eût difficilement fourni les documents demandés. Il se tourna vers l'un de vous, Messieurs, vers l'un de vos fondateurs, vers l'un de vos anciens présidents, et M. LACROIX acquit de nouveaux droits à votre reconnaissance en donnant à M. le ministre un détail exact et précis sur tout ce qu'il désirait savoir, et l'Annuaire des Sociétés savantes, publié par le ministre, a contenu votre histoire et votre organisation.

M. CHAMPAVERT, qui, l'an dernier, donna tant d'éclat à votre séance publique par la lecture de ce morceau si plein de fraîcheur, de grâces, d'observations piquantes et judicieuses, sur les *Récréations*, vous a présenté la première partie d'un ouvrage de longue haleine, où son esprit philosophique, dirigé par les précieuses lumières d'une longue expérience, cherche à déterminer avec précision les éléments dont se doit composer une solide et complète éducation.

Il pense que le programme d'une telle éducation peut être établi avec la précision qui caractérise une science exacte.

Ainsi, posant en principe que l'éducation doit être le perfectionnement intégral de l'homme, c'est-à-dire le développement de toutes ses facultés dans le rapport des besoins qu'il a à satisfaire et de sa destination, M. CHAMPAVERT recherche quels sont les besoins de l'homme. Il trouve qu'il en est qui le ramènent et l'élèvent à Dieu, son auteur, son créateur; d'autres qui le lient à ses semblables; d'autres enfin qui se concentrent en sa personnalité. Les premiers, dit-il, font de l'homme un être

religieux, les seconds un être sympathique, les troisièmes un être éminemment perfectible.

En premier ordre, et comme fondamental, il place l'*élément religieux*. C'est l'enseignement des doctrines, l'exercice des pratiques de la foi religieuse.

L'*élément sympathique*, celui qui détermine et règle les rapports de l'homme et ses affections envers ses semblables, sa famille, sa patrie, la société dont il est citoyen, vient ensuite.

L'ordre des besoins, qui tiennent plus intimement à l'individu, se subdivise suivant ses facultés, qu'il doit développer et perfectionner. Ainsi, l'*élément gymnastique* contient les exercices destinés à favoriser le développement du corps, à perfectionner l'usage et l'application de ses forces.

Viennent ensuite les éléments qui répondent aux divers besoins et actes de l'intelligence :

-L'*élément philologique*, qui doit lui fournir les moyens d'échanger sa pensée avec ses semblables ;

L'*élément littéraire*, qui répond au besoin d'exercer sur l'intelligence des autres un certain empire, cet ascendant dont nous avons tous le désir ;

L'*élément scientifique*, qui correspond, dit M. CHAMPAVERT, au droit comme au besoin que chaque homme a de prendre sa part dans l'héritage de science que les siècles passés ont laissé à celui au milieu duquel il vit ;

« Enfin, l'*élément artistique*, destiné à satisfaire le besoin et » le sentiment du beau par les arts, et ces réalisations mystérieuses d'une nature idéale, qui semblent vouloir surpasser » ou embellir les créations émanées de la souveraine puissance » et de l'éternelle sagesse. »

Chacun de ces derniers éléments est plus ou moins facultatif ; les premiers sont nécessaires, essentiels.

C'est de la combinaison de ces sept éléments, de leur accord harmonique, ou de la prédominance des uns ou des autres,

*Projet de l'enseignement de l'homme*  
*de M. Champaert*